Bakhtine, une paternité rétrospective pour la praxématique ?

Jacques Bres

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3472>

DOI : 10.4000/praxematique.3472

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1988

Pagination : 33-55

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jacques Bres, « Bakhtine, une paternité rétrospective pour la praxématique ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 10 | 1988, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3472> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3472>

Jacques BRES
 Université Paul Valéry
 Montpellier III

BAKHTINE, UNE PATERNITE RETROSPECTIVE POUR LA PRAXEMATIQUE ?

Bakhtine, ou plutôt les concepts bakhtiniens *d'interaction*, de *dialogisme*, de *polyphonie* sont très à la mode. Il n'en a pas été toujours ainsi : malgré certains travaux de sémiotique (Kristeva 1966) et de sociolinguistique (Marcellesi et Gardin, 1974), ces notions sont longtemps restées ignorées. La praxématique semble s'être constituée dans cette méconnaissance : les deux ouvrages fondateurs : L'Introduction à l'analyse textuelle (1976) et Le Travail et la langue (1978) ne font aucune référence, explicite ou même implicite, à la problématique du chercheur soviétique (1). L'introduction, dans sa première partie méthodologique, convoque, entre autres linguistes, Saussure, Harris, Chomsky, Saumjan, Greimas, Guillaume ... mais pas Bakhtine. En revanche, dans son développement, notre théorie s'y réfère : la terminologie présentée dans les Cahiers de praxématique n° 3 (1984) y renvoie à plusieurs reprises, notamment aux articles Dialogique, Interaction verbale, Intertextualité, Texte. La praxématique sacrifie-t-elle à un engouement (passager ?) du marché linguistique ? N'y a-t-il pas plutôt convergences qui se fondent sur un socle théorique pour partie identique ? Jusqu'où vont ces convergences ?

C'est à ces questions que nous tenterons d'apporter réponse (2). Dans un premier temps, nous interrogerons le statut que Bakhtine confère au signe et à la langue, concepts incontournables depuis Saussure ; ceci nous conduira à définir les rapports

langage/conscience, langue/réalité. Nous essaierons ensuite de définir les notions centrales d'interaction verbale, de pluriaccentuation, de dialogisation interne (3), leur opérativité et les limites, aux yeux de la praxématique, de la théorie qui les sous-tend en ce que - disons-le dès à présent - elle ne conçoit pas la production du sens dans sa matérialité et se fonde sur une conception pré-freudienne du sujet.

1 - LE STATUT DU SIGNE

Marxisme se définit comme une application du matérialisme dialectique au domaine des sciences du langage : un matérialisme militant, polémiquant même avec les orientations de la pensée linguistique "bourgeoise".

Le signe est posé comme idéologique en ce qu'"il reflète et réfracte une autre réalité qui lui est extérieure" (p. 25). Ce qui n'est pas sans conséquence pour les rapports langage/conscience.

1.1 - Le langage et la pensée

Que le signe soit idéologique signifie que le mode d'existence de l'idéologie est objectif, social : il a pour vecteur les signes. Ce qui contredit les positions idéalistes qui font de l'idéologie un produit de la conscience, prenant l'effet pour la cause. Au contraire, la conscience individuelle prend forme dans les signes, elle en est faite : le développement de la pensée de l'enfant dans l'acquisition du langage le vérifie. La pensée ne précède donc pas le langage, elle en procède.

La praxématique, pour laquelle le matérialisme est non une obédience d'école mais une référence qui vérifie ses propres hypothèses explicatives, partage cette analyse. Elle ajoute l'explication suivante : l'essentialisation du langage en pensée est facilitée par la mise en inconscience des opérations linguistiques ; effacées comme telles pour permettre le maximum d'efficacité à la

praxis linguistique, elles sont le lieu où l'idéalisme place l'être abstrait de la pensée. La production de la parole peut alors être conçue comme du transcendant intemporel, le sens produit à son terme comme son antérieur logique d'une autre nature : idéelle, conceptuelle.

1.2 - La langue et le monde

Définir le signe comme reflet/réfraction, c'est affirmer un lien langue/réalité et poser, contre l'idéalisme, l'existence du monde extérieur. Analyser ce lien comme reflet/réfraction c'est, contre le structuralisme qui met entre parenthèses le rapport signe/référent, l'introduire de plein droit dans la réflexion linguistique. Cependant ces catégories, à ne pas être plus explicitées, peuvent prêter à entendre que le monde extérieur est doué d'un sens que le langage reproduit plus ou moins fidèlement. N'est-ce pas cette conception qui est présupposée dans Marxisme lorsqu'il est précisé que le signe "peut distordre (la) réalité, lui être fidèle, ou encore la percevoir d'un point de vue spécial, etc ..." (p. 27) ? Bakhtine échappe-t-il au matérialisme mécaniste qu'il pourfend par ailleurs lorsqu'il dénonce "le caractère réfractant et déformant du signe idéologique dans les limites de l'idéologie dominante" ? Le sens, que les linguistiques idéalistes placent dans la pensée, se trouverait alors toujours-déjà dans le monde : il suffirait, pour l'atteindre, de débusquer l'idéologie dominante qui, pénétrant les signes, le masque.

L'analyse du rapport langage-réalité nous apparaît plus dialectique lorsqu'est critiqué le travail de la linguistique structurale qui "crée la fiction d'un découpage unique de la réalité, reflété dans la langue", (Marxisme p. 116). Cette conception du signe non comme décalquage mais comme découpage (différent selon les langues) du réel est au centre des relations langage/monde telles que les envisage la praxématique : le sens est interprétation du monde. La langue maille le réel, le met en discontinuité signifiante, constitue une grille qui l'enveloppe : la

logosphère. L'homme n'atteint jamais le sens des choses mais le sens qu'il donne aux choses. Le langage est autonomisation du réel référentiel. Pour ne pas toujours poser cet angle de décollement, Bakhtine est conduit, par exemple, à fonder sa critique du discours rhétorique sur ce qui est au principe du fonctionnement linguistique : la rupture entre parole et réalité : "En rhétorique (...) il arrive souvent à la parole de tenter de dissimuler ou de substituer la réalité (...). Mais l'arrachement de la parole à la réalité est destructeur pour elle-même" (Roman, p. 171).

Pour autant autonomie ne veut pas dire, pour la praxématique, détachement : le langage appartient à la sphère de la praxis. La praxis linguistique est en relation dialectique avec les praxis manipulative-transformatrice et socio-culturelle. La nomination du monde naît du travail de l'homme, de son activité factuelle socialisée. Etant "prise sur le réel, accompagnement de toutes les prises pratiques" (Lafont, 1978, p. 281), la langue ne saurait refléter - plus ou moins bien - le réel mais bien plutôt le travail d'appropriation-transformation de ce réel par l'homme. Exemple trivial : le citadin ne dispose le plus souvent, dans sa pratique linguistique, que d'une seule unité pour désigner le découpage de la réalité correspondant à "fruit à grappe" : *raisin*. Le viticulteur parle lui de *cinsault*, de *carignan*, de *grenache*, etc ... C'est que son travail passe par ces différenciations. La sociolinguistique a décrit, depuis longtemps, ces phénomènes : "langages techniques", "sociolectes" ... Bakhtine les réaffirme fortement : les langues sont "des conceptions du monde non pas abstraites mais concrètes, sociales, traversées par le système des appréciations, inséparables de la pratique courante et de la lutte des classes" (Rabelais p. 467). Nous sommes loin ici de la catégorie mécaniste du reflet/réfraction. Les langues ne disent le monde qu'en disant l'activité de l'homme sur le monde.

2 - LE STATUT DE LA LANGUE

La langue est sociale : ce qui ne conduit pour autant Bakhtine ni au marrisme ni au saussurisme.

Si, dans Marxisme, il ne fait pas de doute que la langue, de par son rapport avec l'idéologie, relève de la superstructure, le chapitre : "Du rapport entre infrastructure et superstructures" pourfend la causalité mécaniste, lui substitue la relation réciproque entre infrastructure et superstructures et s'achève sur cette affirmation anti-marriste : "classe sociale et communauté sémiotique ne se recouvrent pas (...). Des classes sociales différentes usent d'une seule et même langue" (p. 44).

Voilà donc qui s'oppose également à la société comme masse sociale naturellement inerte du Cours de linguistique générale. La langue reproduit dans le champ linguistique le jeu conflictuel et instable des rapports sociaux : "dans tout signe idéologique s'affrontent des indices de valeur contradictoires" (Marxisme, p. 44). Le signe en conséquence n'est pas statique, son sens n'est pas créé, arrêté, en transcendance à l'histoire mais pris dans le dynamisme de la pluriaccentuation sociale. La langue ne saurait donc constituer un système stable de formes abstraites, tel que l'envisage *l'objectivisme abstrait* mais un processus en continuelle formation dans le courant de la communication verbale. En lieu et place de la solution de continuité *langue-parole* est posé un rapport d'interaction. La praxématique opère semblable déplacement : la dichotomie *langue-parole* est analysée comme un rapport de conditionnement réciproque entre *glossogénie* et *praxéogénie*.

La langue est donc un processus d'unification et de différenciations. Faute de "tenir ces deux bouts", la linguistique verse soit dans le sociologisme, soit dans le formalisme. Un formalisme dont Marxisme décrit les présupposés et le fonctionnement socio-idéologiques : effacer le caractère changeant du signe par ses

composantes normatives et stables, la pluriaccentuation par l'univocité, c'est en effacer la dialectique intérieure, tendre à ne reconnaître qu'une pratique, à l'imposer comme langue officielle sous prétexte de description scientifique. "La classe dominante tend à conférer au signe idéologique un caractère intangible et au-dessus des classes, afin d'étouffer ou de chasser vers l'intérieur la lutte des indices de valeur sociaux qui s'y poursuit, afin de rendre le signe monoaccentuel" (Marxisme, p. 44). La praxématique voit dans ces phénomènes une opération d'essentialisation fondée sur l'idéalisme social et l'individualisme philosophique qui permettent à l'"idiolecte du linguiste (de) se structur(er) lui-même en expression d'un pouvoir" (Lafont, 1978, p. 84).

Qu'il s'agisse des questions touchant à l'articulation langage/pensée ou langage/monde, au statut du signe ou à celui de la langue, la praxématique dans ses analyses, rencontre les positions, et le plus souvent les propositions, bakhtiniennes : substituer aux réponses idéalistes dominantes des explications matérialistes capables d'en rendre compte, d'en analyser la part de vérité, l'effet d'évidence, l'efficace.

Nous allons maintenant étudier - plus longuement - les concepts d'*interaction* verbale, de *pluriaccentuation*, de *dialogisme*, concepts qui touchent à la question centrale pour toute linguistique, même si certaines préfèrent la mettre entre parenthèses : la question du sens.

3 - PLURIACCENTUATION DU SIGNE ET PRODUCTION DU SENS EN DISCOURS

Le concept de *pluriaccentuation* est opposé à celui de *monoaccentuation* par lequel Bakhtine résume la conception structurale du signe qui pose la constance du signifié sous l'unité signifiante. Il permet de saisir la dynamique de la signification (nous dirions de la *production de sens*) que l'analyse structurale a tendance à "geler" (4). Ce concept implique également un déplacement

dans l'analyse : la pluriaccentuation qui traverse le signe opère en discours et ne cesse d'y renvoyer : "Pour l'individu parlant sa langue maternelle, le mot ne se présente pas comme un mot tiré du dictionnaire, mais comme faisant partie des énonciations les plus variées (...)" (ibidem, p. 102). En conséquence, l'unité de base de l'analyse linguistique n'est plus le signe mais l'*énonciation* (=l'*énoncé*) (5). Pour procéder à l'étude de l'association dialectique de l'unicité et de la pluralité, Marxisme propose de distinguer *thème*, *signification* et *accent appréciatif*. La *signification* d'un énoncé assure la partie stable, réitérable du sens, sans laquelle la communication courrait à sa perte ; le *thème*, sa partie changeante, non réitérable, chaque fois différente selon le contexte. L'*accent appréciatif* est un accent de valeur qui accompagne tout mot actualisé. "Toute énonciation comprend avant tout une orientation appréciative" (p. 150), dont l'importance se mesure à ce que c'est à elle "qu'est dévolu le rôle créateur dans les changements de signification" (ibidem).

L'auteur prend soin d'affirmer que la distinction *thème/signification* ne recouvre pas l'opposition *connotation/dénotation* : pour le structuralisme, c'est la partie stable qui est essentielle, la connotation n'étant guère qu'un supplément d'âme alors que pour Bakhtine le thème "constitue le degré supérieur réel de la capacité de signifier linguistique" (p. 145), la signification son degré inférieur. L'analyse que fait Todorov (1981, p. 72) de cette opposition nous paraît être un sauvetage de la dichotomie saussurienne langue/parole, lorsqu'il rappelle "la nécessité de distinguer radicalement entre signification dans la langue et signification dans le discours, ou dans la terminologie que Volochinov/Bakhtine adopte à l'époque, entre signification et thème". Sauvetage qui n'entend pas l'originalité de la proposition bakhtienne.

Ce serait pareillement la réduire que de ramener l'opposition *signification/thème* à la distinction de la sémiotique greimassienne

entre *sèmes nucléaires* et *sèmes contextuels* ; réintroduire l'immanence du sens. Car si la signification assure la réitération, c'est en quelque sorte fonctionnellement. Elle n'est pas stable ad vitam eternam, ne précède pas le thème en transcendance. Au contraire, elle lui est en retour soumise en ce qu'il la transforme : "la signification, élément abstrait égal à lui-même, est engloutie par le thème, et déchirée par ses contradictions vivantes, pour revenir enfin sous la forme d'une nouvelle signification avec une stabilité et une identité toujours aussi provisoires" (Marxisme, p. 151).

Il importe au contraire de souligner la radicale nouveauté de cette analyse en ce qu'elle affirme le sens comme production dans l'interaction verbale du discours et pas ailleurs : "La signification (à entendre ici au sens large, non couplée avec *thème*) n'est pas dans le mot ni dans l'âme du locuteur non plus que dans l'âme de l'interlocuteur. La signification est l'effet de l'interaction du locuteur et du récepteur, s'exerçant sur le matériau d'un complexe sonore donné. C'est l'étincelle électrique qui ne jaillit que lors du contact de deux pôles opposés" (ibidem, p. 146). La praxématique émet pareille proposition : "Le contexte n'utilise pas, ne modifie pas de signifiés, il est le lieu même de la production de sens" (Lafont, 1978b, p. 82). On insistera sur trois points de contacts, dans le détail même de la description :

- Les rapports *thème/signification* sont, comme les rapports *praxéogénie/glossogénie*, dialectiques : les actes de praxéogénie sont autant de thèmes qui ne sont possible que de la disponibilité - en glossogénie - de la signification, signification qui ne se trouve pas simplement reproduite en praxéogénie mais produite, cette production entraînant des excès, des retouches, des différenciations qui, en retour, se capitaliseront - ou non - en glossogénie.

- La *signification* n'est pas sans rappeler le *signifié de puissance* guillaumien : "La signification ne veut rien dire en elle-même, elle n'est qu'un potentiel, une possibilité de signifier

à l'intérieur d'un thème concret" (Marxisme, p. 145). *Signifié de puissance* que la praxématique remplacera par le concept de puissance à signifier : la *signifiance*.

- L'opposition réitérable/non-réitérable, stable/dynamique est également placée, en praxématique, au coeur de la production de sens dans laquelle est repéré le jeu conflictuel de l'illimitation et du réglage.

Avant de pousser plus avant l'analyse comparée des deux théories, procédons à l'explicitation du concept de dialogisme.

4 - LE DIALOGISME

Ce concept très sollicité, "pluriaccentué" chez les linguistes se réclamant de Bakhtine, prend diverses acceptions chez cet auteur lui-même.

4.1 - Première approche

Dans Marxisme, on l'a vu, l'énonciation est placée au centre de l'étude du langage. Contre l'*objectivisme abstrait* qui la met hors de son champ parce qu'individuelle (la linguistique de la parole), contre le *subjectivisme individualiste* qui lui accorde une place primordiale mais la traite comme un phénomène individuel, Bakhtine affirme que l'énonciation est sociale : "L'énonciation est le produit de l'interaction de deux individus socialement organisés" (Marxisme, p. 123). Doublement sociale même :

- l'énonciation n'existe qu'adressée à quelqu'un ; elle est par nature interindividuelle : "Tout mot comporte deux faces. Il est déterminé tout autant par le fait qu'il procède de quelqu'un que par le fait qu'il est dirigé vers quelqu'un (...) Le mot est le territoire commun du locuteur et de l'interlocuteur" (Marxisme, p. 123).

- les interlocuteurs sont des êtres sociaux : "Le mot s'adresse à un interlocuteur ; il est fonction de la personne de cet

interlocuteur. Il variera selon qu'il s'agit d'un homme du même groupe social ou pas (...). Il ne peut y avoir d'interlocuteur abstrait" (ibidem).

Cette socialité, réalité fondamentale de la langue, est nommée *interaction verbale* dans Marxisme. Le concept de *dialogisme* n'apparaît pas encore. Mais il est tout entier en gestation dans la façon dont est décrite l'interactivité : tout énoncé s'inscrit dans un ensemble discursif entre un amont et un aval (en plus bien sûr du contexte situationnel). Il est simultanément réponse à un énoncé antérieur et anticipation d'une réponse ultérieure. La compréhension elle-même de l'énoncé d'autrui est conçue comme une réponse : les relations interpersonnelles qui traversent la parole se signifient donc comme intertextuelles.

3.2 - Deuxième approche

C'est dans Dostoïevski qu'il est question des *rapports de dialogue*. Pour les analyser il faut concevoir le mot "comme signe d'une position de sens appartenant à quelqu'un d'autre, comme représentant de l'énoncé d'un autre, c'est-à-dire si nous percevons en lui la voix d'un autre" (p. 214). Ces *rapports de dialogue* sont l'authentique vie du mot. "Le mot n'est pas une chose, mais le milieu perpétuellement mobile, perpétuellement changeant où l'on communique par le dialogue (...). La vie du mot c'est de passer de bouche en bouche, d'un contexte à un autre contexte, d'un groupe social à un autre, d'une génération à une autre" (p. 235). Nous retrouvons ici le caractère du mot qui était décrit dans Marxisme par le concept de *pluriaccentuation*, avec la même métaphore vitaliste : "C'est cet entrecroisement des indices de valeur qui rend le signe vivant et mobile, capable d'évoluer" (p. 44). Roman parle, pour décrire ce phénomène du "trop-plein d'intentions plurilinguales" (p. 150). C'est sur ce trop-plein, cette pluriaccentuation du mot que se construit le dialogisme :

- Dostoïevski : "Chaque membre du groupe parlant trouve d'avance le mot non point comme mot neutre de la langue, libre des aspirations et des jugements des autres, inhabité par la voix des autres. Non, il reçoit le mot par la voix d'un autre et rempli par la voix de l'autre. Le mot arrive dans son contexte à lui venant d'un autre contexte, pénétré de sens donnés par d'autres. Sa propre pensée trouve le mot déjà habité" (Dostoïevski, p. 236).

- Roman : "Comme résultat du travail de toutes ces forces stratificatrices, le langage ne conserve plus de formes et de mots neutres, "n'appartenant à personne" : il est éparpillé, sous-tendu d'intentions, accentué de bout en bout (...) chaque mot renvoie à un contexte ou à plusieurs, dans lesquels il a vécu son existence socialement sous-tendue" (p. 114).

En effet, le mot, parce qu'il est pluriaccentué, renvoie aux divers énoncés et discours où se sont produits ces effets de sens particuliers. L'énoncé rencontre d'autres énoncés : "Sur toutes ses voies vers l'objet, le discours en rencontre un autre, "étranger", et ne peut éviter une action vive et intense avec lui. Seul l'Adam mythique abordant avec sa première parole un monde pas encore mis en question, vierge, seul Adam-le-solitaire pouvait éviter totalement cette orientation dialogique sur l'objet avec la parole d'autrui" (Roman, p. 102). C'est ce processus de rencontre avec les énoncés des autres que Bakhtine nomme *interaction dialogique*, *dialogisme* (6). Pour bien montrer qu'il ne vise pas là ce qui se passe dans le dialogue comme échange de répliques effectivement prononcées, Bakhtine précise ces deux termes par celui de *dialogisme intérieur* (Roman, p. 102). Tout énoncé, qu'il se réalise dans un dialogue réel ou dans un cadre monologique, se trouve feuilleté par l'intertexte qu'il ne peut manquer de rencontrer.

Cette première dialogisation interne qui naît de l'interdiscursif se complète de la dialogisation issue de l'interpersonnel (que Marxisme nommait *interaction verbale*) : "La dialogisation interne du discours ne rencontre pas le discours d'autrui dans

l'objet seulement. Tout discours est dirigé sur une réponse, et ne peut échapper à l'influence profonde du discours-réplique prévu (...). Se constituant dans l'atmosphère du "déjà dit", le discours est déterminé en même temps par la réplique non encore dite, mais sollicitée et déjà prévue". (Roman, p. 103). Après avoir affirmé la différence de nature de ces deux dialogisations, Bakhtine ajoute aussitôt qu'"elles peuvent néanmoins s'entrelacer très étroitement" (ibidem, p. 105). Et de fait l'interdiscursif assimile quelque peu l'interpersonnel : la première dialogisation tient à la rencontre des discours d'autrui, la seconde à la rencontre d'autrui comme discours. Y-a-t-il là rupture avec Marxisme ? Non, pour plusieurs raisons :

- l'interaction verbale est, nous l'avons vu, essentiellement conçue, dans ce texte, comme réponse anticipée, donc comme discours ;

- nous avons parlé de la double socialité de l'énoncé définie comme interaction : Marxisme privilégie nettement le fait que locuteur et interlocuteur sont situés socialement; le phénomène de co-construction interpersonnelle de l'énoncé ne dépasse guère la pétition de principe ;

- comme exemple du rapport social à l'autre, Marxisme développe longuement, dans toute sa troisième partie, une analyse du discours rapporté ; c'est-à-dire une forme dans laquelle le rapport à l'autre est rapport au texte de l'autre.

F. Jacques (1985) critiquera cette conception du dialogisme qui revient à ramener l'interpersonnel à l'intertextuel : "Nous partageons avec Bakhtine l'idée que la signification n'est pas quelque chose qui peut se clore sur un processus unilatéral et que sa statibilisation est à jamais impossible. En revanche, nous nous séparons sur l'idée que le dialogisme qualifierait une sorte d'orientation vers le discours de l'autre, comme autre discours supposé tout constitué, à l'instar d'un texte. Bakhtine n'a pas vu que la prise en compte de l'interlocution n'ajoute pas un paramètre

de plus dans le champ de l'inter-discours : elle introduit un élément qui lui est fondamentalement hétérogène" (p. 154). La critique nous paraît fondée mais nous ne suivrons pas pour autant F. Jacques dans sa définition du dialogue, qu'il oppose à la conversation et à la négociation : "L'espace interlocutif du dialogue se veut soustrait au champ des forces. Plutôt qu'un espace public ou social, c'est un espace logico-pragmatique" (p. 124). Cette soustraction en effet nous paraît utopique : la concevant, son auteur introduit, à la place d'un *je* et d'un *tu* situés socialement, "les positions de locuteur-auditeur idéal, comme il est de droit dans le dialogue" (p. 120). Elle conduit, via une formule en intertextualité chomskyenne (au moins dans sa lettre), à des positions idéalistes.

Pour nous, l'intersubjectivité de la parole est profondément sociale : ce qui ne conduit pas nécessairement à l'écrasement de cette dimension, écrasement que nous mettrons au compte, chez Bakhtine, d'une insuffisance théorique concernant le parapraxémique, d'une méconnaissance du statut linguistique du sujet.

5 - DE L'ENONCE A L'ENONCIATION

5.1 - Le temps opératif

Comment s'effectue, dans la parole du sujet parlant, la double dialogisation (interdiscursive, interpersonnelle) ? La linguistique que propose Bakhtine est linguistique de l'énoncé, non de l'énonciation. De plus, nous l'avons dit, il aborde - sauf dans Marxisme - les problèmes du sens essentiellement en critique littéraire qui travaille sur des textes écrits ; de sorte que si la dialogisation interne est bien décrite dans ses effets sur le texte réalisé, elle n'est guère abordée, autrement que sous forme d'images, dans la production de la parole elle-même. Lorsque Roman parle de "processus", de "cheminement" (p. 150) pour caractériser la parole en acte, du "labeur vivant de l'intention qui interprète les formes linguistiques communes" (p. 113), qu'entend-il exactement ?

Prétend-il donner une description, autre que métaphorique, de l'actualisation ? Difficile de répondre car Bakhtine ne traite de ces problèmes que latéralement, au détour d'une réflexion. Si tel était le cas, il conviendrait de se demander comment opère ce cheminement, ce labour vivant. Le texte bakhtinien ne fournit aucune réponse : preuve peut-être qu'il ne se pose pas cette question !

Et de fait, pour la poser, il convient d'opérer le déplacement effectué par Gustave Guillaume : "la pensée en action de langage exige réellement du temps" (7). Le *temps opératif* permet de concevoir dans sa matérialité la dynamique des opérations de langage. La praxématique, on le sait, a analysé ce temps en : *temps de l'à-dire, temps du dire, temps du dit*. Le *temps de l'à-dire* qui précède et double en inconscience le temps de locution, du *dire*, est le lieu de la programmation praxémique, parapraxémique et phrastique. Le sens, s'il n'est pas conversion instantanée et sans reste du signifié de langue en discours mais le résultat d'un travail, doit être saisi dans sa production. Pour ce faire, la praxématique substitue au signe, pourvu d'un signifié, le praxème, outil de la production de sens : production à la fois illimitée (la *signifiance*) et réglée par la double contrainte de la communication sociale et de la référence en monde. Ainsi le sens produit se présente-t-il

- à la fois comme unique : et ceci pas seulement du fait de "l'idéologie dominante établie" (Marxisme, p. 44) mais plus globalement de par les nécessités pratiques de la socialisation ;

- et comme pluriel : la signifiance, étranglée par le seuil de *sensure* du praxème, se reverse en discours, stabilisée en un genre (la poésie), en des figures codifiées par la rhétorique ; plus généralement travaille peu ou prou toute parole, produisant en excès - sublégaux ou surlégaux selon la position de pouvoir du locuteur - ce que la linguistique étiquette par le concept de *connotation*. Ce conflit entre pulsion et étranglement est particulièrement perceptible dans les perturbations du temps du dire que sont les

ratages et dans les tentatives d'effacement de ces *ratages* que sont les mots du *métadiscours*.

Il nous semble que le temps de l'à-dire permet de donner un ancrage réaliste au travail de dialogisation interne. Si "dans le champ de quasiment chaque énoncé a lieu une interaction tendue, un conflit entre sa parole à soi et celle de "l'autre", un processus de délimitation ou d'éclairage dialogique mutuel" (*Roman*, p. 172), c'est comme résultat des tensions, des conflits, des interactions qui accompagnent la programmation du message dans sa genèse. Pour décrire ce difficile travail de construction, la praxématique a souvent recours à l'image du chantier : le chantier de l'à-dire. Fortuitement Bakhtine convoque la même image pour décrire le processus du discours poétique : "Le cheminement du discours poétique vers son objet et vers l'unité du langage, cheminement au cours duquel il rencontre lui aussi, continuellement, le discours d'autrui et s'oriente mutuellement avec lui, demeure dans les scories du processus de création, et s'enlève comme s'enlèvent les échaffaudages d'un bâtiment terminé : alors l'oeuvre parachevée s'élève, tel un discours unique (...)" (*Roman*, p. 176). Nous paraphraserons cette citation : c'est toute parole, dans son élaboration qui est à l'image d'un chantier : travail, désordre, conflits, interactions. Le seuil d'actualisation élimine autant que faire se peut les scories, brouillons, ... D'où la tendance monologique de tout énoncé. Mais la bousculade au portillon est telle que le travail de sélection n'est jamais parfait. D'où la tendance dialogique de tout énoncé.

5.2 - Le caractère tensif des opérations linguistiques

Bakhtine, nous venons de le voir, s'il pose et décrit le caractère dynamique de l'énoncé (*dialogisme*) et du signe (*pluriaccentuation*) ne le met pas en rapport avec le caractère tensif des opérations linguistiques. Nous repérons là comme une pièce manquante qui explique peut-être les difficultés rencontrées dans la prise en compte du systémique.

Tous les commentateurs des écrits du Cercle de Bakhtine ont souligné la contradiction existant dans la définition du champ de la linguistique entre Marxisme, signé Volochinov et les autres textes, parfois contemporains, signés Bakhtine :

- dans Marxisme, la linguistique interactionnelle doit supplanter la linguistique formelle qui n'a plus lieu d'être puisqu'elle ne saurait avoir un domaine autonome : "l'élucidation des problèmes élémentaires de la syntaxe n'est possible, elle aussi, que sur la base de la communication verbale" (p. 159). Le programme de travail qui est dressé (p. 157) englobe le champ de la linguistique traditionnelle, mais remis à sa "juste" place : après l'étude des "formes et des types d'interaction verbale en liaison avec les conditions concrètes où celles-ci se réalise", et celle "des formes des énonciations distinctes (...)".

- au contraire Roman et Dostoïevski posent la légitimité de deux disciplines : la *linguistique* qui étudie "la langue en tant que (son) objet spécifique obtenu en abstrayant tout à fait légitimement et nécessairement le mot de certains aspects de la vie concrète" (Dostoïevski, p. 211) ; la *métalinguistique* qui se penche sur les rapports de dialogue du mot.

Certains, comme Gardin et Rostan (1977), s'appuient sur cette contradiction, à leurs yeux fondamentale, pour faire de Volochinov non un pseudonyme de Bakhtine mais un linguiste à part entière. Soit, comme Gardin, pour valoriser Marxisme, "cette coupure épistémologique dans la linguistique, coupure dont on a souvent crédité l'oeuvre de Saussure" (p. 1). Soit, comme Rostan, pour critiquer ce texte en n'y voyant qu'un "radicalisme somme toute pré-théorique" (p. 7). D'autres comme Todorov (1981) mettent cette différence au compte de contextes, de stratégies différentes : militantisme pour Marxisme, prudence et désir de reconnaissance pour les écrits signés Bakhtine : "On peut se demander si cette volonté d'assurer les autres du caractère "légitime" de leur position ne provient pas, en fait, du désir réciproque de voir ces mêmes autres

(les linguistes en l'occurrence) reconnaître en retour que sa propre position, est, elle-même, parfaitement nécessaire". Todorov privilégiera la seconde théorisation, sans justification, par convenance personnelle semble-t-il : l'opposition linguistique/métalinguistique redouble l'opposition langue/discours, la *métalinguistique* peut être rapprochée de la *poétique*.

D'autres, comme Authier (1982) refusent d'entrer dans "le dédale de la discussion sur la paternité de Marxisme, discussion dont le caractère ouvert ne permet pas d'aller au-delà de la constatation d'une différence" (p. 106). Nous adopterons pareille prudence mais soulignerons, au-delà des différences, certes réelles, entre ces textes, une même difficulté à l'endroit de l'appareil formel : que son étude soit placée en dernière position, dans Marxisme ou autonomisée en une discipline secondaire dans les autres textes, le morpho-syntaxique semble faire résistance. La troisième partie de Marxisme, malgré son titre : "Vers une histoire des formes de l'énonciation dans les constructions syntaxiques", traite d'un problème discursif : le discours rapporté. Impasse donc sur le parapraxémique qui nous semble tenir à ce que Bakhtine ne dégage pas le caractère tensif des opérations linguistiques. Dès lors son étude, qui ne peut être abordée dynamiquement, sera concédée au formalisme. Or personne, temps et espace sont produits dans la parole. Guillaume explique dès 1929 comment l'image-temps se construit selon la *chronogénèse*. La *topogénèse* rend compte de la construction de l'espace (Lafont, 1967), du système personnel (Lafont-Madray, 1975). Pour la praxématique, il ne saurait y avoir différents aspects de la vie des mots, pour paraphraser Bakhtine (Dostoïevski, p. 211) : la praxis de linguistique est donc une comme la praxis linguistique.

5.3 - La construction du sujet

Alors même que de son analyse de l'énoncé comme territoire commun à *je* et à *tu*, de la signification comme "effet de l'interaction du locuteur et du récepteur" (Marxisme, p. 147), on

peut induire une conception interpersonnelle de la subjectivité, du je comme toujours-déjà clivé du *tu*, Bakhtine ne dégage pas l'appareil formel de l'énonciation et, on l'a vu à travers la critique de F. Jacques, réduit le dialogisme interpersonnel au dialogisme interdiscursif. S'il démontre que la conscience de l'individu se forme dans le langage, il ne voit pas que la constitution des individus en sujets se fait par la parole intersubjective. Et ceci, semble-t-il, par "anti-freudisme primaire". On sait comment, dans Freudisme, la psychanalyse est réduite mécaniquement à son contexte idéologique. A trop vouloir prouver la socialité du langage, Marxisme passe à côté du fait, si important pour une linguistique matérialiste, que le langage n'est pas seulement catégorisation du monde : il est aussi répartition du je et du non-je, de l'ici et de l'ailleurs, comme critères de la réalité de ce monde. La dialectique de l'idem et de l'aliud, à l'oeuvre dans la nomination, parcourt le système de la personne selon un double mouvement de condensation/expansion. Nous renvoyons à J.M. Barberis et F. Gardès-Madray (1986) pour l'explication de ce schéma dynamique ; nous soulignerons seulement la solution de continuité *je/tu* : *je* ne se conquiert que de *tu* et vice versa ; l'interdépendance souligne l'unicité de la catégorie de la personne, refendue en deux instances. La subjectivité est intersubjectivité (8) : voilà qui peut permettre d'asseoir linguistiquement les concepts d'*interaction verbale*, de *dialogisation interpersonnelle*.

Le locuteur bakhtinien est un sujet plein, animé d'"intention", qui sait ce qu'il veut dire. Les pulsions, par essence individuelles et inconscientes, ne sauraient avoir droit de cité dans le langage, par nature social. La praxématique, au contraire, s'appuyant sur les acquis de la psychanalyse (9), inscrit la communication linguistique sur des bases pulsionnelles, sans rejoindre pour autant les positions dénoncées comme celles du *subjectivisme idéaliste* pour lequel l'énonciation est purement individuelle, subjective. En effet, au nombre de ces pulsions, et les sommant, est inscrite la *pulsion communicative* qui :

- pose un autre sujet, donc l'intersubjectivité à la base du langage ;

- implique le réglage social du sens par la transformation des valeurs d'usage en valeurs d'échange ;

- présuppose, passant en contrebande la frontière de la sensure, la plus-value de sens sous toutes les formes où ça parle.

De la sorte, la production de sens est envisagée comme "un phénomène toujours lié à "la mise en jeu du je". Ce qui revient à dialectiser le sens en une production socialement réglée - légalité-objectivité du ça extérieur - et une subjectivité-illégalité du ça intérieur, productivité jamais immobilisée ; l'articulation conscience du monde-conscience du moi étant le troisième terme, le terme synthétique de cette dialectique" (Lafont, 1978a, p. 123).

Parvenu au terme de cette trop rapide mise en rapport conceptuelle des deux théories, il nous paraît que :

- La linguistique du Cercle de Bakhtine est une linguistique de l'énoncé : en déplacement de la linguistique structurale pour laquelle le signe a un sens, elle pose que le sens est produit dans l'énoncé selon une double dialogisation :

- . verticale, tenant à la pluriaccentuation des signes, à la stratification de la langue, plus globalement à l'inter-discours ;

- . horizontale : l'énoncé se réalise en interaction personnelle.

Elle dynamise l'énoncé, l'ouvre au pluriel des discours des autres, de l'autre comme discours.

- La praxématique est une linguistique de l'énonciation qui se propose d'analyser la production du sens dans sa dynamique elle-même. La dialogisation de l'énoncé tient :

- . à sa production dans un espace interactif, structuré par la tension dialectique entre pulsion signifiante et réglage,
- . au caractère tensif des opérations linguistiques, à leur inscription en temps opératif.

Notes

1. Marxisme, bien que non accessible en français, était traduit en anglais (1973) et longuement analysé dans Marcellesi-Gardin, 1974.
2. Réponse dont nous situons les limites, qui tiennent à plusieurs difficultés :

- du fait de notre incompetence en langue russe, notre accès aux textes est médiatisé par la/les traduction(s). La reconstruction des articulations conceptuelles en est gênée : par exemple le terme central de *slovo* qui recouvre les domaines de sens de *mot* et de *discours* est, selon les traducteurs, tantôt rendu uniformément par le premier praxème, tantôt spécifié par l'un ou par l'autre, sans que l'on sache toujours si cette spécification est pertinente ;

- le corpus des textes bakhtiniens est ouvert : tous n'ont pas été publiés, tous n'ont pas été traduits, tous ne sont peut-être pas de Bakhtine. Volochinov était-il un pseudonyme ou non ? Nous renvoyons, pour ce débat qui reste ouvert, à Gardin 1977, Rostan 1977, Todorov 1981. Nous ne prendrons pas position dans cette querelle de paternité et emploierons le patronyme *Bakhtine* pour métonymie de *Cercle de Bakhtine*, tant les différences, réelles entre certains textes, nous paraissent secondaires par rapport à leur profonde unité.

- mis à part Marxisme, les textes sur lesquels nous fondons notre analyse (voir bibliographie) relèvent plus d'une sémiotique du langage littéraire que de la linguistique. Notre entreprise n'en est pas moins légitime - Bakhtine rappelle inlassablement que le langage artistique se fonde sur les structures du langage quotidien (par exemple, Discours, p. 188, "les fondements et les potentialités de la forme artistique ultérieure sont déjà posés dans le discours de la vie

- quotidienne") - mais se complique du fait de la dissémination de la réflexion linguistique.
3. Nous n'étudierons pas le concept de *polyphonie* en ce que, dans la perspective de Bakhtine, il est purement littéraire : il s'agit de l'utilisation romanesque du dialogisme de l'énoncé quotidien, utilisation dans laquelle la voix de héros "possède une exceptionnelle indépendance dans la structure de l'oeuvre ; elle résonne en quelque sorte aux côtés de la parole de l'auteur et se combine d'une façon particulière avec elle ainsi qu'avec les voix non moins qualifiées des autres héros" (Dostoïevski, p. 11). Ces voix sont égales : ce qui n'est pas le cas dans l'énoncé quotidien (sauf peut être dans le discours de l'aliéné) qui, bien que feuilleté, présente les différentes instances énonciatrices en décalage, en hiérarchie. D'où l'impression que je sais ce qu'il dit, qu'il parle et non qu'il est parlé. C'est fort de ce concept de *polyphonie* que Ducrot (1984) construit sa "théorie polyphonique de l'énonciation", en procédant à "une extension (très libre) à la linguistique des recherches de Bakhtine sur le littéraire" (p. 173).
 4. Très significativement, Bakhtine a recours à cette métaphore par laquelle la praxématique rend compte de la réification du sens. Par exemple (Marxisme, p. 116) : "La fiction du mot qui décalque la réalité (position imputée au philologue) contribue encore plus à *geler* la signification".
 5. Dans Marxisme énonciation est entendue non au sens que lui a donné Benvéniste mais au sens de "produit de l'acte de parole" (p. 119).
 6. Nous ne pouvons que signaler au passage la fécondité de ce concept de dialogisme pour l'analyse textuelle en ce qu'il invalide la notion structurale de clôture, ouvre le texte à l'intertextualité. Pour une approche praxématique de la notion de clôture, voir P. Siblot "Les clôtures du texte", in Pratiques praxématiques, Cahiers de linguistique sociale, n° 6, Rouen, 1983.
 7. G. Guillaume, 1929, Temps et verbe, Champion, Paris, 1970, p. 8.
 8. Intersubjectivité que confirme, en ontogénèse, l'acquisition de la personne (Lafont, 1978a, p. 181-191).
 9. Le retour à Freud de J. Lacan permet de lever certaines antinomies posées dans Marxisme et Freudisme : l'incompatibilité *inconscient/langage* ne tient pas, puisque "l'inconscient est structuré comme un langage", pas plus que l'incompatibilité

inconscient/intersubjectivité puisque l'inconscient est l'histoire du sujet comme "discours de l'Autre".

Bibliographie

AUTHIER-REVUZ, J., 1982 : "Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours", DRLAV n° 26, Paris, 91-151.

BARBERIS, J.M. et F. GARDES-MADRAY, 1986 : "Ratages d'actualisation et évitement des temps et des personnes en production discursive orale", Cahiers de Praxématique n° 7, Montpellier, 37-62.

BAKHTINE, M.,

- 1926 - "Le discours dans la vie et le discours en poésie", trad. fçaise in T. Todorov, Mikhaïl Bakhtine, Le principe dialogique, Le Seuil, Paris, 1981, p. 181-215, (référé dans l'article par Discours).
- 1927 - Le freudisme, Moscou-Leningrad, trad. fçaise : Lausanne, L'âge d'homme, 1980, (Freudisme).
- 1929 - Marxisme et philosophie du langage, Leningrad, trad. fçaise : Paris, Minuit, 1977 (Marxisme).
- 1934 - "Le discours dans le roman", trad. fçaise in Esthétique et théorie du roman, Paris, Gallimard, 1978, p. 86-233, (Roman).
- 1940 - L'oeuvre de François Rabelais et la Culture populaire au Moyen-Age et sous la Renaissance, trad. fçaise : Paris, Gallimard, 1970, (Rabelais).
- 1961 - Problèmes de la poétique de Dostoïevski, deuxième édition modifiée de : Problèmes de l'oeuvre de Dostoïevski, trad. fçaise : Lausanne, L'âge d'homme, 1970, (Dostoïevski).

DUCROT, O., 1984 : "Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation" in Le dire et le dit, Ed. de Minuit, Paris, 171-233.

GARDIN, B., 1977 : "Lire Volochinov", Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes, Ronéo, 1-16.

JACQUES, F., 1985 : L'espace logique de l'interlocution, P.U.F.

KRISTEVA, J., 1966 : "Le mot, le dialogue et le roman", in Ἑμπειρική Recherches pour une sémanalyse, 1969, Editions du Seuil, Paris, 82-112.

LAFONT, R., 1978a : Le travail et la langue, Flammarion.

LAFONT, R., 1978b : "Praxématique et sociolinguistique", Lengas, n° 3, Montpellier, 73-85.

LAFONT, R. et F. GARDES-MADRAY, 1975 : "Le statut de la non-personne", Revue des langues romanes, Montpellier, 123-135.

LAFONT, R. et F. GARDES-MADRAY, 1976 : Introduction à l'analyse textuelle, Larousse ; réédition 1988 : collection Langue et Praxis, Université Paul Valéry, Montpellier.

MARCELLESI, J.B. et B. GARDIN, 1974 : Introduction à la sociolinguistique, Larousse.

ROSTAN, S., 1977 : "Notes préliminaires pour une introduction aux travaux du groupe de Bakhtine", Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes, Ronéo, 1-15.

TODOROV, T., 1981 : Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique, suivi de : Ecrits du Cercle de Bakhtine, Seuil, Paris.

LENGAS
REVUE DE SOCIOLINGUISTIQUE
12^{ème} année – N° 23 – 1988

SOMMAIRE

INTER-LANGUES, INTERLECTES

- Francis GANDON, Le « français façon » au Burkina-Faso.
Eléments pour une approche de la conscience linguistique
d'une langue approximative 7
- Martine WENEZOU-DECHAMPS, Entre langue coloniale et
langue nationale : le franc-sango des étudiants de Bangui 25
- Pierre DUMONT, Le français d'Afrique est-il une inter-
langue ? 37
- Ghjacumu THIERS, Le prénom corse 47

SUR LE « FRANCITAN »

- Henri BOYER, Le « francitan ». Matériaux pour l'approche des
représentations et fonctionnements sociolinguistiques d'un
interlecte 71
- René MERLE, Du triple langage 97
- Philippe GARDY, Pourquoi existe-t-il un *texte francitan* ? 127
- Danielle JULIEN, Ecole et bilinguisme 145
- Compte rendu (Jean-Léo LEONARD) 165

Diffusion : Service des Publications
de l'Université Paul Valéry.